

La Maison-Dieu, 122, 1975, 7-19.

Jacques DUQUESNE

UN DÉBAT ACTUEL : " LA RELIGION POPULAIRE "

LENTEMENT, à petits pas rythmés par le chant de l'Ave Maria, la procession avançait vers le calvaire de pierre qui marquait le bout du bourg, et que des femmes avaient décoré de fleurs de papier crépon, blanches et bleues bien sûr. Devant la statue de la Vierge, que portaient quatre hommes, un groupe de prêtres en surplis donnait le ton, attaquait avec conviction les couplets du cantique. La nuit était tombée, et seules les flammes de centaines de cierges éclairaient les rues de ce petit chef-lieu de canton du Centre. Au moment où elle passait devant moi, une femme qui se tenait parmi les premières de la file de pèlerins, se retourna comme pour évaluer d'un coup d'œil l'ampleur de la foule qui suivait et, satisfaite, cessa de chanter pour lancer à sa voisine : « Il y a encore plus de monde que l'an dernier ! »

Du bord du trottoir, je regardais, vaguement incrédule. Nous étions bien en 1974, pourtant. Près de moi, un prêtre, en « laïc », complet veston et col roulé. Il était de passage, lui aussi. Voilà qu'il retrouvait une réalité qu'il avait cru abolie. Et je sentis bien, oui, qu'elle l'agaçait et l'inquiétait, qu'elle le dérangeait. Je me pris un instant à songer à ce qu'une telle situation aurait suggéré à mes amis qui sont tout à fait étrangers à l'Eglise, s'ils l'avaient vécue. Ils n'y auraient à peu près rien compris. J'entendais le discours qu'ils auraient adressé à mon voisin prêtre. Quelque

chose comme cela : « Mais vous devriez vous réjouir puisque votre Eglise est encore capable, dans une petite commune isolée comme celle-ci, de rassembler de telles foules ! La ferveur de ces gens, leur assurance, tout devrait vous rasséréner. Or, vous maugréez. Que voulez-vous donc ? » Et je devinais qu'il aurait eu de la peine à leur faire comprendre — car ces choses-là ne s'expliquent pas aisément — qu'il se sentait à la fois très éloigné et très proche de cette foule de pèlerins. Embarqué, vaille que vaille, dans la même Eglise. Mais éprouvant aussi, très vivement, le sentiment d'appartenir à une tout autre Eglise. De ne pas croire tout à fait — il faut oser le dire — au même Dieu. Du coup, m'apparut la gravité de la controverse sur la « religion populaire », qui avait commencé de faire rage parmi les prêtres français (les livres de Serge Bonnet et Robert Pannet étaient parus depuis quelques mois)¹ à propos de « la religion populaire ».

Si les esprits s'étaient enflammés — comme en témoigne la publication tout au long de 1974 de nombreux articles, et de nombreuses lettres de lecteurs, dans des journaux comme *Témoignage chrétien*, *La Croix*, les *Informations catholiques internationales*, voire *Le Monde* — si la discussion s'était étendue (et pas seulement en France, puisque l'on en a beaucoup parlé au Synode), ce n'était pas seulement faute de mieux, faute d'autre sujet plus important qui permette de se disputer comme on aime désormais le faire dans l'Eglise. Ce n'était pas non plus pour céder à une mode cléricale — comme cela se produit parfois. C'est que l'enjeu était — est — de taille. C'est que la querelle rassemble, enveloppe, pratiquement toutes les autres querelles qui ont éclaté depuis une quinzaine d'années. Car elle revient à demander : quelle Eglise ? Avec qui ? Rassemblée au nom de quel Dieu ?

Ambiguïté de l'expression « religion populaire »

Formidables interrogations. Comme toujours, bien sûr, elles sont lancées dans la confusion. Le vocabulaire, déjà, manque de pré-

1. Cf. S. BONNET, *A hue et à dia*. Les avatars du cléralisme sous la V^e République, Paris: Cerf, 1973, 280 p. ; R. PANNET, *Le catholicisme populaire*. 30 ans après « La France, pays de mission ? », Paris: Centurion, 1974, 272 p. Voir dans ce même numéro de la Revue l'analyse de ces deux livres par A. ROUSSEAU.

cision. « Populaire » ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Du peuple, certes. Mais encore ? Populaire comme la culture du même nom, comme les démocraties du même nom ? Ou bien existe-t-il une religion « pop » comme la musique « pop » ? On n'établit pas de tels rapprochements pour faire sourire, mais pour mettre en évidence l'ambiguïté du vocabulaire.

Or, cette ambiguïté ne s'arrête pas là. Car le terme de « religion populaire » a d'autres connotations, avouées ou non. Il suggère l'idée d'une religion de la masse par rapport à celle d'une élite, d'une aristocratie de militants et de clercs. D'où, bientôt, l'idée d'une religion de ceux qui ne savent pas, ou qui savent mal, par rapport à ceux qui savent, ou qui savent bien. Ceux qui sont encore des enfants — puisqu'ils ne savent pas — par rapport aux adultes (qui décernent d'ailleurs, ou refusent, des brevets de « foi adulte »). Ceux qui agissent et réagissent comme agit et réagit une foule, mue par ses passions et ses instincts, ses intuitions et ses répulsions, face à ceux qui n'ont pour critère et comme instrument que la rationalité et l'intelligence. Bref, le qualificatif « populaire », ainsi compris, serait très dépréciatif.

Mais il existe aussi, dans nos mentalités modernes, un « populaire » noble : le peuple en marche, l'Eglise peuple de Dieu, le courage du peuple, et ainsi de suite. L'on voit bien le calcul, habile et légitime, de ceux qui ont lancé la controverse en utilisant le qualificatif « populaire » (car après tout, ils auraient pu en adopter un autre). C'est qu'il correspondait bien sûr à une réalité, mais aussi qu'il permettait de donner mauvaise conscience aux prêtres que l'on accusait. Ces prêtres-là figurant d'ordinaire parmi les plus soucieux d'expression populaire, d'immersion dans le peuple, de justice pour le peuple, on se donnait du même coup la possibilité de les tourner sur leur gauche — si l'on peut dire : « Vous vous prétendez des hommes d'avant-garde, seulement soucieux du progrès du peuple de Dieu et du peuple tout court, mais en réalité vous n'êtes que des aristocrates élitistes ; vous voulez fabriquer une religion pour privilégiés de l'esprit. »

Car tel est le procès. Il part de cette constatation d'évidence que les comportements religieux évoluent très lentement. Beaucoup plus lentement même qu'on ne le dit souvent dans l'Eglise. Or, une élite cléricale avait depuis des siècles, et singulièrement depuis la Contre-Réforme, imposé au peuple certaines manières de vivre et d'exprimer sa foi. Cela n'a certes pas été toujours

facile, mais le peuple a finalement — c'est vrai — intériorisé cette réforme. Et c'est le moment que choisit une autre élite cléricale — les successeurs des premiers — pour tout bouleverser à nouveau. Oh ! bien sûr, elle a ses raisons, de bonnes raisons même dans certains cas : ses adversaires veulent bien le reconnaître. Son souci d'une « foi purifiée », débarrassée des scories de la superstition et des routines, d'une « foi libre », dégagée des contraintes sociologiques, est un souci tout à fait noble. Mais enfin cette élite se conduit comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, elle ne voit pas quels dégâts elle cause. Elle ignore l'homme tel qu'il est, le peuple tel qu'il est. Et elle répand d'injustes soupçons sur tout un tas de braves gens qui, pour avoir eu le tort de croire ce que leur disaient les curés d'hier, se voient reprocher de ne pas avoir la vraie foi, ou de ne pas la vivre comme il faut, par les curés d'aujourd'hui.

Polémique sur la religion populaire

Les raisons des curés d'aujourd'hui ont été assez clairement résumées par celui-là même qui a mené l'assaut contre eux, le sociologue dominicain Serge Bonnet, dans son gros ouvrage sur la sociologie politique et religieuse de la Lorraine² qui posait tout le problème du catholicisme populaire mais passa — sur ce plan du moins — à peu près inaperçu. C'est d'ailleurs pourquoi notre sociologue, désireux de frapper les esprits, choisit d'adopter ensuite le style et la vigueur du pamphlet. Il l'a lui-même expliqué : « J'arrive en chevauchant un peu brutalement dans le bar d'Ecclesiastic City. Je dédaigne et tire quelques coups de pétard en l'air... N'ayant pas obtenu, mes collègues sociologues de la religion et moi-même, d'échos sérieux après de multiples livres et articles techniques, que restait-il d'autre à faire qu'à tirer dans le plafond ?³ »

Rendons grâce au passage à Serge Bonnet pour son style et son humour, trop rares dans les débats habituels d'Ecclesiastic City. Admirons aussi l'habileté avec laquelle il annexe, mine de

2. Cf. S. BONNET, *Sociologie politique et religieuse de la Lorraine*, Paris: A. Colin, 1972.

3. Cf. « Lettre au directeur », *Semaine religieuse d'Angers*, 3 février 1974.

rien, tous les sociologues de la religion, comme s'ils partageaient tous ses analyses — ce qui reste à prouver. Et revenons à la description qu'il faisait, à l'origine, des raisons de ceux d'en face, ceux qu'il combat : « Le monde n'a pas refusé d'entendre le message du Christ pour la bonne raison que le message n'a pas été proféré. Ceux qui avaient la charge d'annoncer la parole de Dieu sont les grands responsables. Ils ne l'ont pas fait, non par défaut de générosité, mais parce qu'ils se sont laissés accaparer par le culte (...) Le culte ne se contente pas d'absorber les prêtres, il est la cause de multiples équivoques. Un cultualisme envahissant aboutit à donner les sacrements de la foi à ceux qui ne croient pas : nouveaux-nés enfants et adultes conformistes. Comment l'incroyant de bonne foi pourrait-il prendre au sérieux des « signes et causes de grâce » distribués matériellement ? (...) L'évangélisation de ceux qui sont loin ne pourra se faire qu'après l'élimination de ceux qui sont faussement près. »

Dans cette dernière phrase, évidemment, notre auteur se permet de caricaturer quelque peu. Du moins laisse-t-il pressentir que le champ de la question est vaste. Ce qui est ainsi mis en cause, ce sont les sacrements (que l'on donne, que l'on refuse de donner, que l'on fête, que l'on refuse de fêter) les célébrations religieuses des grands moments de la vie (naissance, passage à l'adolescence, mariage, mort), les célébrations religieuses de grands moments de l'année (Noël, Rameaux, Pâques, Toussaint), le culte de certains saints, les pèlerinages, les processions, certaines confréries... Bref, tout ce qui constitue, aux yeux de la plupart des gens, « la religion ». Et pour la majorité de ces gens-là, ceux qui demandent à l'Eglise de célébrer les grands moments de leur vie, ce ne sont pas des problèmes en l'air. Car lorsqu'ils formulent ces demandes, ils se voient de plus en plus souvent — c'est vrai — opposer des fins de non-recevoir, ou imposer des conditions nouvelles. Ils s'interrogent : pourquoi les prêtres qui, hier, faisaient pression pour recruter, paraissent-ils aujourd'hui « refuser les clients » ? Ils se demandent si ceux qui ont de l'argent ou des relations ne pourront pas avoir, eux, les fêtes religieuses que l'on refuse aux autres : et il est vrai que la sévérité dans la distribution des sacrements est surtout le fait des paroisses dont le clergé est réputé d'avant-garde, donc de préférence des paroisses populaires. Il arrive même que des incidents éclatent, et que l'on organise des communions solennelles « sauvages » (c'est-à-dire tradition-

nelles — décidément, le vocabulaire devient chose de plus en plus compliqué) pour peu que s'en mêlent les Silencieux de l'Eglise ou quelque autre groupe « populaire » de cet acabit. Et c'est l'un des plus habituels thèmes de discussion dans nombre de familles. La polémique sur la religion populaire, en réalité, presque toute la France y participe de temps à autre, depuis des années, bien avant que Serge Bonnet ne tirât ses coups de revolver dans le plafond.

Valeurs positives et aspects négatifs de la religiosité populaire

Toute la France ? C'est peu dire. Le débat est ouvert un peu partout, et le Synode des évêques réuni en octobre 1974 au Vatican en a multiplié les échos. Les évêques d'Amérique latine en ont beaucoup parlé, mais aussi ceux des Philippines, d'Italie et d'Espagne (notez bien — c'est important — qu'il s'agit toujours de latins). Et ce sont des documents argentin⁴ ou italien⁵ qui ont peut-être évalué le plus précisément et le plus honnêtement, les avantages et les inconvénients, les richesses et les ambiguïtés de la religion populaire — ou de la religiosité populaire, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Le document argentin, par exemple, relève parmi les *valeurs positives* de la religiosité populaire :

- une ouverture à la transcendance (« la religiosité populaire surgit d'une conscience de Dieu qui est force salvatrice et avec laquelle il est possible de se mettre en relation, elle se manifeste dans un fort sens de Dieu providence et dans une attitude contemplative ») ;

4. Cf. « Evaluation de la religiosité populaire et critères pastoraux en Argentine » [*Catechesis latinoamericana* (Departamento de catechesis del CELAM) VI (22), 1974, pp. 94-99] : traduction qui sera donnée ultérieurement dans un numéro de *La Maison-Dieu*.

5. Cf. Lettre pastorale des évêques de Campanie, « La religion populaire et la communauté chrétienne », *La Documentation Catholique* 71 (1654), 19 mai 1974, pp. 479-482.

- une recherche du sens de la vie (« parfois la religiosité populaire est le cri d'espérance d'un peuple qui désire vivre la vie tous ensemble ; dans la fraternité, la justice et l'égalité ») ;
- une recherche de sécurité et de salut (« la religiosité populaire exprime une ferme confiance dans l'au-delà de la mort ») ;
- un sens d'appartenance à un peuple chrétien ;
- une source de vertus humaines (« la solidarité, la fidélité, la loyauté, l'hospitalité », etc.) ;
- une richesse rituelle (« des gestes rituels riches de contenu qui expriment des expériences et du sentiment et sont la manifestation authentique d'un peuple ou d'un groupe culturel ») ;
- une ouverture à l'Évangile (« Dans la majorité des expressions de religiosité populaire nous trouvons une ouverture à recevoir le Message évangélique, et à croire en lui »).

A l'inverse, le même texte relève parmi les *aspects négatifs* :

- La religiosité populaire favorise « un sens fataliste et de résignation ».
- Elle devient parfois « aliénante, porte l'homme à attendre tout de Dieu et lui enlève la possibilité de répondre à Dieu et de collaborer avec lui avec toutes ses capacités. Elle peut se changer en une religion-refuge, opprimante et égoïste, quand elle se transforme en religion compensatrice de frustration et de carences ».
- Elle devient « négative et paralysante quand elle ne présente pas à l'homme un projet historique ».
- Elle est « approuvée et exploitée par une société de consommation, à des fins commerciales ».
- Elle confère parfois à l'objet un pouvoir magique.
- Elle déforme et rapetisse l'image de Dieu quand elle la rattache indûment à des gestes déterminés.
- Dans certains cas, elle tend à s'ankyloser dans des gestes et des expressions qui se vident peu à peu de leur contenu.

– Enfin, « face à une religiosité fermée, il est souvent difficile d'ouvrir un bon dialogue de foi ».

Voilà donc une bonne mise au point. Le document italien, lui, s'attache surtout à la question de la fête. Il souligne les valeurs positives des fêtes : « Le peuple célèbre les fêtes comme un moment de vie collective plus intense. Elles lui permettent de s'évader des tâches et des soucis de la vie quotidienne et elles opèrent un rapprochement des membres de la communauté, également dans l'expression de leurs exigences religieuses. Elles atténuent ou font cesser les tensions sociales et économiques pour faire place à une forme de détente et de joie dont la valeur sociale est indéniable. La société d'aujourd'hui ressent la nécessité de ces pauses qui libèrent de l'oppression du besoin et de la névrose (...) Parmi les éléments positifs qui doivent être rectifiés et valorisés, la pastorale doit retenir le fond religieux qui est encore à la base de ce phénomène. »

Mais la critique est bien plus sévère : « Malheureusement, les nombreuses fêtes populaires organisées dans notre région n'ont souvent de sacré que l'apparence. Par les importantes manifestations extérieures qui les accompagnent (luminaires, feux d'artifices, musique, représentations profanes, manifestations publicitaires, etc.), elles font penser la plupart du temps davantage à des fêtes païennes qu'à d'authentiques actes du culte. C'est pourquoi les fêtes, vidées de leur contenu chrétien, ne rendent pas la foi crédible pour ceux qui sont loin et pour les personnes davantage évoluées. Les jeunes les rejettent parce que dépourvues de toute valeur d'authentique témoignage chrétien tandis que les pauvres y voient davantage une provocation qu'une annonce religieuse du salut. On ne peut donc pas ne pas prêter attention à la voix de tous les responsables de la pastorale qui souhaitent une réforme globale des fêtes religieuses. »

Réforme et non suppression des coutumes populaires religieuses

Réforme et non suppression. Les évêques de Campanie édictent en ce sens une série de mesures impressionnantes dont l'énoncé même montre bien qu'en effet la réforme était urgente (à propos

des processions par exemple : « Nous rappelons qu'il est interdit de mettre aux enchères le droit de porter les statues »). Et la tendance la plus générale, dans la hiérarchie, est plus à la transformation qu'à l'abolition. Le Pape Paul VI l'a dit : « Des voix autorisées nous recommandent de conseiller une grande prudence lorsqu'il s'agit de réformer des coutumes populaires religieuses qui sont traditionnelles. Il faut faire attention à ne pas éteindre le sentiment religieux en voulant lui donner des expressions spirituelles humaines et plus authentiques. L'authenticité, la beauté, la simplicité, l'esprit communautaire et aussi l'amour de la tradition, là où elle mérite d'être honorée, doivent présider aux manifestations du culte, en s'efforçant de leur conserver l'affection du peuple ⁶. »

Oui, mais comment faire ? Ce qui frappe l'observateur, c'est que personne ou presque ne le dit. Ni au sommet, ni parmi ceux qui polémiquent et qui dénoncent aisément, de chaque bord, le cléricalisme de ceux d'en face. Peu d'expériences sont décisives. Les essais de transformation des rites du mariage ou de la communion solennelle tentés ici ou là, par exemple, ne sont pas très concluants. Car si les rites ont été transformés par les prêtres, comment ont-ils été reçus ? Voici des jeunes fiancés qui se présentent au prêtre en témoignant de leur non-foi ; il leur explique qu'un mariage sacramentel, dans leur cas, n'aurait guère de sens, et ils en conviennent ; mais, pour diverses sympathiques raisons, on décide que le jour de leur mariage civil, ils passeront par l'Eglise où l'on priera pour eux et où on lira quelques textes. Notre prêtre a dès lors le sentiment d'avoir répondu correctement à des exigences contradictoires. Mais allez donc interroger les assistants à la cérémonie, et peut-être les jeunes mariés eux-mêmes. Ils vous diront bien sûr que les mariages ne se célèbrent plus comme avant et que les prêtres sont décidément travaillés par le démon de la nouveauté. Mais 9 sur 10 seront incapables de distinguer d'un mariage sacramentel la cérémonie à laquelle ils viennent d'assister.

De la même manière, on a assisté depuis des années à de multiples « modernisations » des pèlerinages traditionnels. On veut leur donner, comme on dit, un autre « contenu ». Belle ambition.

6. Cf. *Ibid.*, p. 480.

Mais ce contenu est-il perçu ? Les prêtres qui animent les pèlerinages de Lourdes ont élaboré avec beaucoup de soin un discours nouveau pour en présenter le sens ; mais il suffit d'interroger les pèlerins pour constater que ce sens nouveau ne progresse que très lentement dans les esprits.

La tentation est grande, dès lors, d'adopter la stratégie du tout ou rien. Mais c'est sans doute la voie de la facilité. Il ne serait pas sérieux de conserver la religion populaire telle qu'elle est. Le pistolero Serge Bonnet lui-même admet qu'elle comporte « un pot-pourri de croyances, de tabous, de comportements contradictoires et épisodiques⁷ ». Et à l'inverse, il serait aventureux et détestable de tout saccager de ce qui fait partie du capital religieux, et en tout cas du capital culturel, d'un peuple.

Des questions et des recherches nouvelles

Alors, sur quoi débouche la polémique ? Sur de nouvelles recherches, certes, et cette revue en est le témoignage. Mais elle a aussi le mérite de rappeler ou de souligner quelques vérités, ou de poser certaines questions, dans un sens ou dans l'autre :

1. L'importance des célébrations. Je ne parle pas ici du sens de la fête : il est devenu extrêmement banal de pleurer sa disparition. C'est un autre point mis en lumière par la polémique qui me paraît plus original : nous bornons trop souvent les célébrations à la messe ; c'est même désormais la seule célébration qui connaissent bon nombre de paroisses. On rappellera à ce propos quelques phrases du Père Gelineau publiées ici-même⁸ : « Quand des chrétiens se réunissent, ils ne savent plus que célébrer la messe, c'est-à-dire l'hypothèse sacramentelle maximale. Est-ce sain et viable ? Comment s'étonner que, dans une messe de jeunes, largement ouverte, certains avouent ne pas communier parce qu'ils ne saisissent pas ce que signifie la seconde partie de la messe ? Va-t-on les repousser de l'assemblée parce qu'ils ne sont pas mûrs pour aller jusque-là ? Va-t-on les priver de

7. S. BONNET, *A hue et à dia...*, p. 23.

8. J. GELINEAU, « Célébration et vie », *La Maison-Dieu* (106), 1971, p. 23.

toute action symbolique sacramentale et les cantonner dans la parole ? Désastreuse pédagogie ? L'Eglise a connu et inventé tant d'autres signes, depuis les agapes, prises dans la « bénédiction », en passant par les vigiles, pèlerinages, drames sacrés, poésies et musique religieuses... Serions-nous stérilisés ? La vie croyante attend d'être célébrée sous tant de formes... Loin de dévaloriser les sacrements pleins, ces sacrements mineurs nous semblent indispensables pour refaire un tissu liturgique dans l'Eglise. »

2. A l'inverse, la polémique a montré que la fête n'était pas tout, n'apportait pas réponse à tout. Celui qu'il faut ici citer, c'est le Père Henri Denis, vicaire épiscopal de Lyon⁹. Il demande : « Pourquoi privilégier à ce point le festif ? Pourquoi ne pas tableer aussi sur la Justice, sur le témoignage évangélique dans la vie, sur le politique (avec toutes les nuances requises) » ? Il cite l'action de Dom Helder Camara, et les « innombrables "relais" représentés (pour le monde populaire) par les gestes chrétiens en vue d'un monde plus juste, plus fraternel ? Ne faut-il pas en tenir compte, y compris comme dimension de la religion nouvelle, au moins à titre d'éventualité, c'est-à-dire comme nouveaux lieux de la transcendance ? (...) Autrement dit-il, ne faut-il pas aussi chercher à convertir, à évangéliser la religion populaire ? »

3. Le cléricalisme est encore la chose la mieux partagée du monde. Une grande partie du malaise provoqué par cette polémique tient à ce qu'il s'agit d'une querelle de clercs qui se demandent quelle stratégie adopter à l'égard des consommateurs, ou des gens qu'il faut enseigner (mais que l'on maintient dans une attitude de consommateurs). Fête ou pas fête, liturgie comme ceci ou comme cela, sacrements donnés ou refusés, les laïcs, presque toujours, se trouvent placés devant le fait accompli. On répondra, certes, que telle décision a été prise après consultation des militants. C'est vrai, mais chacun sait que les militants sont « triés » par la personnalité du prêtre (dans telle paroisse, qui a tel curé, les laïcs « responsables » comme on dit, qui animent tout, prennent tout en charge, disparaissent si le curé s'en va ;

9. Voir sa recension du livre de R. Pannet dans *Signes*, mai 1974 [Bulletin du service de pastorale sacramentelle, 6, avenue Adolphe-Max, 69005 LYON].

et quand un autre curé arrive, on voit peu à peu d'autres laïcs devenir à leur tour « responsables », alors qu'ils étaient jusque-là de simples fidèles consommateurs, peu actifs, peu militants ; c'est la personnalité du prêtre qui suscite dévouements, vocations ou militantisme). La consultation des militants (des amis ?) ne constitue donc pas une réponse sérieuse à l'accusation de cléricisme. On en arrive à cette situation décrite par un jeune ménage de milieu populaire dont on avait refusé de baptiser l'enfant parce que la foi des parents ne paraissait pas suffisante, et qui demandait : « Comment font-ils pour juger si on a la foi ou non ? On ne se connaît pas ; on ne se voit que deux fois et ça y est, on juge si j'ai la foi ou non. Si les parents viennent aux réunions (préparatoires au baptême), même si leur foi est insuffisante, je pense qu'ils en ont un bon peu : il faut avoir du courage pour aller voir les prêtres...¹⁰ »

4. Il est souvent question de pluralisme, mais on paraît avoir quelque peine à admettre le pluralisme des modes d'appartenance à l'Eglise. Certains en sont les permanents — prêtres ou laïcs. D'autres, les militants, à des degrés divers. Mais « pour toute une masse de gens, la participation aux célébrations demeure leur seul mode d'appartenance à l'Eglise. Bien des chrétiens, pauvres en possibilité de relations humaines, ne se retrouveront pas dans les groupes d'action catholique ou autres ; ils n'ont jusqu'à maintenant, pour nourrir leur foi, que la participation à la messe du dimanche »¹¹. Notons en passant que ce n'est pas seulement parce que l'on est « pauvres en possibilité de relations humaines » que l'on peut « ne pas se retrouver dans les groupes d'action catholique ou autres » ; on peut avoir bien d'autres raisons. Mais surtout, allons plus loin : on peut se sentir membre de l'Eglise sans éprouver le besoin de vivre cette appartenance sur un rythme hebdomadaire (20 % des Français adultes, selon les sondages, pratiquent régulièrement, mais près de 90 % se disent catholiques).

5. Le chanoine Fernand Boulard écrivait le 23 février 1974 : « Il faut partir de ce que le Seigneur appelle "le cœur" (Mt 15,

10. Cf. *Semaine religieuse de Fréjus-Toulon*, 18 octobre 1970.

11. B. LE GAL, « Situations pastorales aux multiples facettes », *La Maison-Dieu* (119), 1974, p. 17.

19, 20) d'où proviennent valeurs et contre-valeurs, humaines et religieuses. On ne peut bâtir l'homme spirituel qu'à partir de l'homme vrai, tel qu'il est dans la structure profonde de son être. Et pour l'atteindre, il faut l'écouter respectueusement à la fois dans ses gestes religieux et dans ses gestes humains quotidiens »¹². C'est l'essentiel : partir de l'homme tel qu'il est, et non celui que décrivent les modes, les préjugés et les slogans. Que de bêtises aura-t-on accumulées au nom du respect de l'homme moderne — un homme moderne abstrait, et qui n'existe nulle part. Que d'autres bêtises aura-t-on multipliées au nom du respect des traditions, et parce que « le peuple aime ces rites anciens », sans percevoir que le peuple en question n'est plus qu'un quarteron de fidèles, tous les autres s'en étant allés sur la pointe des pieds parce que, pour eux, ces rites n'avaient plus de sens. Les partisans de la religion populaire sont souvent portés à idéaliser le passé. Leurs adversaires à idéaliser l'avenir. Si la polémique qui les met aux prises avait pour résultat de les inciter les uns et les autres à regarder le présent, l'homme réel d'aujourd'hui, on pourrait encore tirer quelques coups de feu dans le plafond. Pour exprimer, cette fois, une grande satisfaction.

Jacques DUQUESNE.

12. Cf. *La Croix*, 23 février 1974.